De l'Épiphanie à Pâques

Georg Kühlewind

Das Goetheanum 12 (24.03.1991)

« Seul un monde vide de sens est, pour une entité spirituelle telle que l'être humain, le seul et unique monde sensé ; car dans un monde judicieux, il serait lui-même superflu et ne saurait quoi faire avec tous ses dons d'attribution de sens. » (N. Hartmann)

La naissance sur Terre, que ce soit une idée, un enfant ou principalement quelque chose de nouveau, est toujours une retrouvaille d'un « en-haut » avec un « en-bas », une parole inspirée d'avec un silence proposé à sa rencontre, d'un cadeau du Ciel avec un calice terrestre. La plus grande de toutes ces Naissances dans l'histoire de la Terre, c'est celle du Logos qui « s'est fait chair (*Fleischwerdung*) », dont le début est présenté dans le baptême de Jésus au Jourdain. Dans cette Épiphanie, le Logos, le Fils de Dieu s'allie à une entité humaine, le fils de l'Être humain et le rameau ascendant de l'histoire de l'humanité est ainsi pré-disposé — pré-disposé à l'instar d'une possibilité qu'en vérité l'être humain n'a guère encore transposée. Ce devenir-chair (*Fleischwerdung*) commence comme un processus d'une durée de trois années qui s'achève avec l'A/É-vénement pascal.

La signification de cet ultime acte de création repose dans le fait qu'il prédispose en l'être humain la capacité d'une création ultérieure, celle du huitième jour de la Création, de sorte que s'étant émancipé, celui-ci puisse donner un sens nouveau au monde, à un monde devenu insensé. Pour cela le Verbe devait s'unir à l'être humain, « dresser sa tente en lui », afin que celui-ci puisse apercevoir le rayonnement — la magnificence — du Fils. La vue du Seigneur, face à face, le transforme en le rendant capable d'accomplir la plus grande Assimilation : la réelle christification, l'élévation au rang de « frère du Christ ». Le premier pas pour cela est décrit dans le prologue de l'Évangile de Jean : passer « d'enfants de Dieu » à la filiation, à partir des « justes, qui pratiquent la justice »¹, à ceux qui « pratiquent la vérité »²

Ce pas franchit la différence entre la sorte d'esprit de Jean le Baptiste et celle du Seigneur. Jean « vint par la voie de l'équité » (**Mat. 21**, 32) : le Seigneur est désigné comme plus fort et plus puissant que lui-même n'est (**Mat. 6**, 11 ; **Marc 1**, 7 ; **Luc 3**, 16 ; **Jean 1**, 15) et lui, Jean, doit diminuer alors que l'Esprit du Logos doit croître (**Jean 3**, 20).

Le baptême

Jean le Baptiste est d'une génération antérieure, c'est l'être humain d'une époque autre que celle du christianisme, le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui, or c'est le plus grand de ceux qui sont nés d'une femme (**Luc 7**, 28 ; **Mat. 11**, 11). Il sait cela lui-même, c'est pourquoi il parle du prochain baptême, qui va suivre, celui avec le feu et l'Esprit saint, lequel est d'un autre genre que le sien, celui avec de l'eau.

Par son baptême, la constitution humaine — idéalement — s'ébranla de sorte que l'union du principe de la conscience se relâcha de son enracinement dans l'organisme et la conscience devint plus réceptive à l'expérience des vérités terrestres. Le baptisé reste sous l'eau jusqu'à la limite du risque de mort.

Jésus se soumet à cette procédure, bien que le Baptiste voulût l'en empêcher tout d'abord, puisqu'Il lui est supérieur (**Mat. 3**, 14), avant de s'en accommoder néanmoins, afin que « nous remplissions ainsi toute justice, ou bien encore afin que la continuité de la nouvelle doctrine éternelle fût préservée. La portée de ce baptême est facilement modifiée dans chacun des Évangiles : chez Matthieu et Marc, elle est men-

tionnée en précisant que Jésus, « sitôt » — *eutheus* — immergé, remonta des eaux ; Luc décrit sa prière ; chez Jean, tout est décrit en témoignage de toutes les expériences traversées par le baptisé dans les synoptiques : la colombe, qui descend sur Jésus ; tandis qu'y est annoncée ensuite l'ouverture du Ciel, par le Seigneur lui-même après l'entretien avec Nathanaël (**Jean 1**, 51), avec une très nette référence faite au songe de Jacob des Anges de Dieu qui s'élèvent et descendent sur l'échelle céleste (**Gn 28**, 12).

L'expression « aussitôt » ou encore « sur le champ » peut être ici comprise comme un mot-clef : la ré-immersion rapide hors de l'eau et la prière, sur le refus du Baptiste, signifie que dans ce cas, le baptême d'eau est une opportunité à mi-chemin de l'événement central de la nouvelle ère : de sorte qu'au début, le Premier-né de la Création (**Paul Col. 1**, 15 ; **Ap. 3**, 14) s'est allié à l'organisme humain qui s'est offert à Lui et a commencé à le pénétrer. Or l'être humain était déjà prêt : cela est signalé justement par le terme « aussitôt ». L'immersion dans l'eau n'était déjà plus guère qu'un symbole en ce cas. Dans le baptême aquatique, le principe de conscience de l'être humain, au travers de l'atouchement de la mort corporelle, connaissait un bref instant l'expérience au contact du monde spirituel. Or l'événement, lors du baptême de Jésus, fut par contre renversé : Il ne fut qu'un bref instant passé dans l'eau, par contre, du Ciel ouvert l'Esprit saint descendit sur Lui sous la forme d'une colombe qui demeura sur Lui — comme Jean le Baptiste en attesta lui-même la présence (**Jean 1**, 32-33).

On peut concevoir le passage du baptiste, placé au plus haut sommet du monde de l'Ancien Testament, dans le christianisme à l'instar du transfert du baptême aquatique au baptême du feu et du saint Esprit (**Mat. 3**, 11 ; **Marc 1**, 8 ; **Luc 3**, 16 ; **Jean 1**, 33 ; **Ap. 1**, 5 ; **2**, 3) : et ici, pensé dans une acception conjonctive, ce feu et cet Esprit saint sont Un. La transition montre, en avant de la série de métamorphoses, le principe archétype de l'Un : le passage de l'eau à l'air — de l'esprit au feu, de la *pneuma* — au feu : ainsi lit-on chez Héraclite : « Le feu avive la mort de la terre et l'air avive la mort du feu, l'eau avive la mort de l'air et la terre celle de l'eau. » (Diels, *Fragments der Vorsokratiker [Fragments des présocratiques]*), p.118). Le principe archétype Un, chez Héraclite et dans toute tradition exigeante, c'est le Logos ; le feu est son synonyme, son symbole imaginaire.³

1 1^{ère} épître de **Jean 2**, 29 ; **3**, 7 ; **3**, 10.

2 **Jean 3**, 21 ; 1^{ère} épître de **Jean 1**, 6.

3 S. W. Kelber : *Die Logoslehre [L'enseignement du Logos]*, Urachhaus, Stuttgart 1976. ; dans le Nouveau Testament : **Luc 12**, 49 ; **1 Co**, 3, 13 ; **2 Thes. 1**, 8 ; **Hebr. 1**, 7 ; **Jac. 3**, 6 ; **1 Pe 1**, 7 ; **2 Pe 3**, 7 ; **Ap. 1**,

Le baptême aquatique détache l'être humain spirituel de la conscience terrestre minéralisée ; le baptême avec le feu et l'Esprit saint — un processus purement intérieur — provoque en l'être humain la possibilité de poser le commencement d'un cheminement spirituel dans le corps physique-minéral et de le pénétrer en associant ce même corps aux conquêtes du cheminement. Ce cheminement conduit à une *adequatio* — assimilation [de l'Un à l'autre, *ndt*] — **en principe sans limite, au Seigneur**. Sa dimension est à pressentir par allusion au verset de **Jean 14, 12** : « *Oui, oui, je vous le dis, qui se fie à moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, car je vais au Père.* »

Le Ciel ouvert

Les cieux sont toujours durablement ouverts : c'est dans le pouvoir de l'être humain de s'en rendre compte.⁴ Ainsi dans les *Actes des Apôtres*, la vision spirituelle de Saint Étienne est décrite telle qu'il la vécut et l'éprouva face à sa mort (**Ac 7, 55-56**) : « *Et comme il était rempli de l'Esprit saint, les yeux posés vers le Ciel, il fixa la gloire de Dieu et de Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit : « Voilà que je contemple les cieux ouverts et le fils de l'être humain debout à la droite de Dieu. »* ».

L'expérience des cieux ouverts se produit constamment dans une complexion de l'âme particulière et dramatique : chez Jacob en fuite (**Gn 28, 12**), dans l'événement baptismal dans les trois Évangiles synoptiques, la scène citée (**Ac 7, 55-56**) et l'expérience de Pierre dans les *Actes des Apôtres* (**Ap 10, 11**) et les passages de la *Révélation de Jean* (**Ap 4, 11 ; 11, 19 ; 19, 11**). La seule et unique exception, c'est le verset de **Jean 1, 51** : « *Et Il lui [à Nathanaël, *ndt*] dit : « Oui, oui, je vous le dis, désormais vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme ».* Le « désormais » ne peut que se référer aux conséquences du baptême au Jourdain, en tant qu'une possibilité universelle des êtres humains à l'avenir.

L'ouverture du Ciel signifie en tout cas l'ouverture de l'âme humaine vers le « haut », en direction de son propre ciel constamment supra-conscient. Du fait que la colombe, l'Esprit saint « demeure » sur le Baptisé, celui-ci vit désormais constamment avec des yeux **célestement** ouverts : En témoignent en sus, non seulement les miracles et les signes qu'il fait, mais encore le savoir immédiat sur l'avenir (**Luc 22, 10 ; Jean 18, 4 ; Mat. 26, 34 ; Marc 14, 30 ; Luc 22, 34 ; Jean 13, 38**), et sur des questions non-posées au sujet des événements de l'âme dans son entourage (**Mat. 9, 4 ; 12, 25 ; Luc 6, 8 ; 9, 47 ; Jean 6, 64 ; 2, 25 ; 1, 43, 48, 49 ; 16, 30**). La possibilité du cheminement vers un savoir immédiat pour l'être humain moderne en tant que possibilité de réaliser l'attention vide et réceptive, a été donnée par le *Logos* qui s'incarne et devient chair. Par la présence du *Logos* dans la « chair » — dans la conscience qui se ressent elle-même — fait que l'être humain-ci est en situation de diriger son attention à partir de cette conscience dans la direction de ses sources. Autrement dit : à partir de ce bord-ci de l'abîme qui la [son attention ! *ndt*] sépare de la supra-conscience, il peut parvenir à une autonomie et entamer pour cette raison un commencement à partir d'ici : Son propre commencement à lui.

14 ; 2, 18 ; 19, 12.

4 Voir aussi Georg Kühlewind : *Das Licht des Wortes [La lumière du Verbe]*, chapitre : *L'échelle céleste*, éditions *Freies Geistesleben*, Stuttgart 1984.

Le commencement — le *principium* — pénétra ainsi, par l'entrée en chair du *Logos*, dans ce domaine-là qui avait été soumis au péché originel : ainsi débute — en prenant son **exorde** — la possibilité de rédemption. Et cette possibilité c'est la rédemption. La conscience de soi ne peut pas être rachetée de l'extérieur, sans sa participation propre. Car ce serait alors la résiliation et la renonciation à l'auto-conscience libre. L'acte de la conscience de soi peut tout aussi peu se voir désigné par le rachat de soi, car cela ne serait guère possible **sans** l'acte de rédemption du devenir-chair et ses conséquences.

La formation de l'abîme, c'est-à-dire l'interruption de la continuité d'inspiration s'approchant de l'être humain sur son cheminement au niveau de la conscience quotidienne réflexive, avait — et elle a toujours et encore — apporté avec soi le danger que dans ses phases de descente sans surveillance, le don du ciel fût — et soit encore — convulsé par des forces inamicales vis-à-vis de l'être humain. Or le devenir-chair a agi contre cela, en offrant la possibilité que le penser, réverbéré d'une copie rectiligne et juste du penser supérieur vivant, puisse être son ombre non-distordue, et rester ce qu'on appelle une *ratio pure* [intelligence pure, *ndt*], un penser pur, à savoir, pur de toute influence perturbatrice — pour autant que l'être humain le veuille.

Pour cela une étincelle du *Logos* doit être présente sur cette rive-ci de l'abîme, car l'autonomie ou la liberté de la conscience ne peut être d'abord fondée qu'à ce niveau le plus bas de l'esprit, afin de se répandre par la suite à partir de celui-ci.

Bien avant encore que l'abîme ne se soit ouvert ou bien qu'il ne devînt par trop insondable, en obviant ainsi au danger d'une interruption complète de la relation envers le ciel, le *Logos* s'est donc lié à la « chair ». La présence de l'étincelle du *Logos* dans la conscience réflexive permet l'inversion, le retournement du regard, à partir du phénomène en direction de son essence ; par exemple, dans l'exercice où, à partir de la forme perceptible d'un mot, l'attention se tourne vers sa signification ou sa compréhension profonde. L'être humain peut connaître aujourd'hui une expérience purement et fortement éclairée de sa *je-ité* [au sens du philosophe actuellement méconnu : Salvatore Lavecchia, *ndt*] : s'illuminant au sein de sa conscience quotidienne.⁵

Du fait de la présence du *Logos* dans la chair, la possibilité existe que la totalité de la substantialité soit guérie. Le monde divin entame la lutte avec le Contradicteur, le Prince de ce monde, avec l'aide duquel l'élément minéral mort fut mis en place. D'où cette grande vigueur avec laquelle le quatrième Évangéliste insista sur le fait concret du devenir-chair.⁶

Pour l'être humain qui est sur ce cheminement, le ciel ouvert parle au travers d'un profond silence, le silence océa-

5 Rudolf Steiner : *Le seuil du monde spirituel*, chapitre *Du sentiment de la je-ité*.

[Chez EAR, imprimé en Suisse et en français, à la page 61, depuis 1983 ! Mais il faut faire évoluer la traduction française, quant à la désignation de certains concepts qui sont devenus ambigus du fait que la *je-ité* ne peut plus du tout être confondue avec le « moi » « psychologique ou biologique » — précisément ici à cause de cet éclairage intérieur apporté par le *Logos* agissant — en particulier depuis les travaux de philosophes actuels du *Philosophicum de Bâle*, tels que, ici à titre de chef de file, *Salvatore Lavecchia*. *Ndt*]

6 Georg Kühlewind : *Das Gewahrwerden des Logos [La prise de conscience du logos]*, chapitre IV, V.F.V.L., Stuttgart 2^{ème} édition, en préparation.

nique intérieur : dans la vacuité dynamique de sa réceptivité intime, attentive et instantanée. Pour cela la conscience de la *Jé-ité* doit devenir aussi puissante qu'elle puisse s'instaurer et exister par elle-même sans s'appuyer sur « quelque chose » du passé. Or une telle sérénité océanique est décrite de la manière suivante :

« Ce qui est exprimé vers l'extérieur constitue le langage pour la vie terrestre. Ce qui vient de l'arrière-fond et s'approche de l'être humain — pour le dire ainsi — jusqu'à parvenir à ses organes de locution mais qui ne retentit pas encore comme un langage vers l'extérieur, provient de l'arrière-fond et s'arrête au larynx, y devenant muet — au lieu que le langage commence et sourde justement dans le terrestre — c'est un langage spirituel. C'est quelque chose que l'on peut désigner comme un langage spirituel qui nous est exprimé par le monde spirituel. »⁷ « Avec ce monde (celui de l'inspiration), l'être humain [universel, au sens « d'*allgemein menschlich* », *ndt*] se fait connaître, en écoutant, à partir du silence profond de l'âme, dans la manière dont l'esprit, le *Logos* universel lui parle — mais dans des *individualités* : non pas sous la forme de quelque chose de physiquement audible, mais au contraire qui est bien moins qu'audible et qui est justement perceptible spirituellement, en revanche. Et c'est en gagnant cette parole intérieure, qui ne devient pas parole extérieure et en employant néanmoins intérieurement cette vertu qui ne se manifeste autrement dans la réalité extérieure que par la médiation du souffle, que l'homme s'efforce de connaître ce monde d'où il est descendu... »⁸

Pour pouvoir créer ce silence « négatif », il faut progressivement faire cesser, en conscience, un thème auquel on a consacré une force d'attention maximale et maintenir durablement cette situation d'élimination de ce thème. Par son élimination, il en naît un vide à sa place, ce silence océanique d'attention conceptrice (*empfangende*), inversée et conceptuelle.

La présence du *Logos* dans la conscience ordinaire provoque le fait que l'être humain peut s'y orienter et en prendre conseil, pour choisir sa voie et s'y consacrer, sans l'aide dynamique interventionnelle d'un maître. Le **Maître** y est [en effet désormais, *ndt*] déjà présent au commencement [bien entendu toujours : « au principe », au sens du prologue de l'Évangile de Jean, *ndt*] en lui.

Mort et résurrection du corps [vivant, *Leib*, *ndt*]

L'être humain est dans sa structure analogue au Verbe, notamment en présentant, dans son essence spirituelle, une sorte unique d'interprétation du soi, de l'entité double : le spirituel en lui ayant une forme d'apparition perceptible aux sens. La relation pure de ces deux parties serait en analogie avec le Verbe, telle que la partie qui surgit de chaque expression du sens spirituel est aussi une expression pour les êtres humains qui communiquent ensemble, au moyen de signes perceptibles. Mais pour l'individu lui-même, la corporéité — dans le cas idéal — est un pur miroir impassible au service du devenir conscient de soi de la *Jé-ité*.⁹

La constitution de l'être humain moderne est divergente de son cas idéal pour trois raisons.

Originellement, avant le péché originel, l'être humain était constitué d'une spiritualité pure et d'un corps spirituellement vivant et sensible, non-matériel (une forme vivante, idéale et sentimentale) qui était en situation de suivre pleinement la *Jé-ité* comme l'expression même de celle-ci. Par la conséquence du péché originel, les deux parties antérieurement distinctes et reliées, s'entre-mêlèrent. Cela eut pour conséquence que les processus de conscience se déclenchèrent dans le corps vivant. Or, les processus de conscience avaient leur origine dans la *Jé-ité*. Par l'intervention des processus de conscience dans l'organisme, le miroir perdit son immobilité et déforma l'image qu'il génère. Du point de vue de la conscience, fit précisément défaut ce qui, en tant qu'effet, met le miroir en mouvement ; les événements, qui accompagnent ces processus de conscience ne sont pas consciemment éprouvés de fait.

Une conséquence ultérieure du péché originel — le mélange des composantes essentielles — a été que la forme corporelle spirituelle n'a pas pu résister aux interventions de l'essence de la *Jéité* sans forme [libre de toute forme, *ndt*] et s'est donc brisée.¹⁰ La rupture signifia une chute « hors de la vie » avec l'émergence de la matière inerte. La vie se déroule et procède toujours sous forme de formes. Or la matière inerte s'intègre dans les formes vivantes et, dès lors, la vie se mit à lutter, dans le corps matériel, contre la conformité aux lois du minéral jusqu'à la mort. Ainsi naquit la mort : le miroir minéralisé se désintégra.

La seconde divergence de l'idéal en relation avec l'esprit et le corps vivant naquit du fait que le corps vivant matérialisé reçut une sorte de nature particulière, soumise aux lois biologiques — par exemple à l'hérédité, et ainsi qu'à des besoins et qualités « naturel(le)s » autonomes — et il ne put donc plus servir totalement l'expression de l'entité-Je. Le lien entre le Je et l'organisme, scellé au moment du choix de la lignée héréditaire par l'entité humaine en voie d'incarnation, existe dans le cas idéal longtemps avant la naissance corporelle. Or, dans les temps modernes cette parenté pâtit des perturbations engendrées par les interventions humaines (*planning* familial). À l'entité-Je revient de ce fait la mission d'autant plus grande de s'adapter à un organisme qui ne lui est pas idéellement choisi.

Dans la continuation du péché originel certains processus, originellement purement biologiques, furent placés au profit de la jouissance au-delà des nécessités biologiques (par exemple la gourmandise) et quelque chose d'analogue eut lieu avec les processus de la sensibilité : en naquirent des processus de jouissance ou de souffrance relevant purement de la vie de l'âme, des émotions, à l'occasion desquelles les caractères négatifs, vis-à-vis de leur sensibilité au soi, représentent une jouissance singulière. Ainsi la formation de la sensation de soi, de l'égoïté est la troisième raison pour laquelle le corps n'est pas une expression pure de la *Jé-ité*.

La conscience du soi qui se développe à l'appui du corps n'est pas de nature cognitive. Pour le moins, la conscience pourra reconnaître le corps vivant dont elle se tient dépendante. Ce savoir-dépendant-du-corps indique cependant une étincelle de conscience indépendante du corps : sinon la dépendance partielle ne pourrait guère être constatée.

10 GA 84, conférence du 21 avril 1923.

7 Rudolf Steiner : *Was wollte das Goetheanum und was soll die Anthroposophie [Qu'est-ce que le Goetheanum voulut et qu'est censé être l'anthroposophie ?]* GA 84, conférence du 15.4.1923.

8 Rudolf Steiner : *Die geistige Vereinigung der Menschen durch den Christus-Impulse [L'union spirituelle des êtres humains par l'impulsion du Christ]* GA 165, conférence du 16.1.1916.

9 Georg Kuhlwind : *Die Wahrheit tun [Faire la vérité]* chapitre : *Ostern [Pâques]* V.F.G.L. Stuttgart 1982.

Une telle étincelle peut même être cultivée dans la conscience qui s'appuie sur le corps. C'est justement dans cette étincelle cognitive qu'une nouvelle conscience du soi peut se développer, sans avoir besoin de s'appuyer sur le corps. La conscience spirituelle de soi, le soi spirituel, peut reconnaître le corps qui n'est désormais plus utilisé comme support de conscience et le guérir et le pénétrer en le reconnaissant de manière de plus en plus altruiste.

La manière dont le soi spirituel se comporte à l'égard des enveloppes corporelles et de l'âme, est une réminiscence qui provient du monde d'avant le péché originel et elle fut revécue pour la toute première fois par l'événement du baptême dans le Jourdain.

« C'est la condition préalable que l'on sache comment, dans l'humanité générale, le Soi spirituel entre dans l'âme de conscience ; c'est la condition préalable pour comprendre comment la nature-Christ, en tant que Soi spirituel cosmique particulier, est entrée dans la nature de l'âme de conscience de Jésus de Nazareth... Il n'y a **pas de mélange** du tout — selon Tertullien — entre le Christ, correspondant au Soi spirituel, et Jésus, correspondant à la nature de l'âme de conscience et tout ce qui en fait jamais partie en tant que composantes inférieures de l'entité, **pas de mélange**, mais seulement une union. »¹⁰

Ce qui ne parle pas chez l'homme est un germe d'une maladie. L'esprit humain est dès le début une étincelle du *Logos* et c'est pourquoi il est syntonisé avec le *Logos* dans le monde. Le péché originel et ses conséquences peuvent être considérés comme une tentative des puissances qui veulent détourner l'être humain de sa syntonisation au *Logos*.

L'essence qui s'est liée, au baptême dans le Jourdain, avec l'organisme du fils de l'homme avait été aussi autrefois le compagnon de l'humanité et il entrava ainsi le fourvoiement de celle-ci hors du monde du *Logos*, par son acte sacrificiel.¹¹ Or, le Golgotha fut son quatrième sacrifice ; le commencement de ce sacrifice fut l'Épiphanie. Dans les trois années suivantes, jusqu'au Golgotha le *Logos* a totalement pénétré l'organisme humain ; ainsi fut-il en mesure d'accompagner aussi l'être humain jusque dans la mort. Le *Logos* fut aussi familier de « ce monde-ci », une expression de l'Évangéliste Jean¹² ; ce qui permet à l'homme de commencer aujourd'hui dans ce monde : car la manière d'être du *Logos* c'est d'être au commencement. Le penser a été potentiellement racheté par le quatrième sacrifice :

« Que le penser puisse aussi être lié à l'impulsion-Christ, que le penser en tant que tel, n'est pas embrouillé dans son activité sur le Je, le quatrième événement-Christ, le Mystère du Golgotha, fut présent pour cela. Et si notre penser est censé s'ordonner de plus en plus de sorte que nos pensées ne s'emmêlent pas de manière chaotique mais qu'au contraire elles soient pénétrées de sentiments intimes, d'une sensibilité intime, si de saines pensées de vérité sont censées se développer de plus en plus, ainsi ceci se produit parce que par le quatrième événement sacrificiel du Christ, par le Mystère du Golgotha, le penser en a obtenu l'impulsion. »¹³

Après le péché originel, la mort fut donnée à l'être humain en guise de contre-mesure à la chute : dans la mort, l'identifica-

tion avec un corps vivant devenu minéralisé, se retrouve ainsi sans cesse à nouveau interrompue. Sur la Terre, tout acte cognitif atteint pour ainsi dire, à dose homéopathique, une telle indépendance de l'esprit similaire à l'égard du corps car : « L'être humain, avec la part du connaître qu'il pratique et réalise, est en vérité toujours en dehors de son corps vivant et de ses fonctions vitales. »¹⁴

L'être humain a appris l'être du soi — la signification du soi [à savoir aussi : l'importance, la valeur et la signification de celui-ci, *ndt*] — à l'aide de son corps : au travers de l'acte cognitif, sa vertu spirituelle du soi grandit. Il imprègne son corps en devenant et le détache de la minéralité. Cette dernière périt en cendre et sort de l'histoire de l'évolution. Parce que l'être humain n'a plus besoin du corps minéral pour la conscience, la restauration de la forme du corps, qui vit et ressent purement, débute sans avoir recours à la matière : le corps devient transparent — à savoir une forme pure. De la même façon que le Verbe est une forme pure à exprimer de multiple façon, ainsi ce qui est formé de la même façon, à chaque fois de la signification du soi humain en étant libéré de l'élément minéral devient imputrescible. Or ce processus fut vécu par anticipation voici deux millénaires au lundi de Pâques (*Ostermontag*). « On sème un corps naturel et un corps spirituel en est ressuscité. S'il y a un corps naturel, alors il y a aussi un corps spirituel. » (1 Co 15, 44) Ainsi en est-il du monde du *Logos* : tout corps naturel a un corps idéal comme fondement.

Le « détour » par la matérialité ne sert que pour la création de la signification du soi, le Soi spirituel : il sert en même temps l'amour humain qui est nouveau — ou qui serait — dans le Cosmos. L'amour n'est à apprendre que dans la matérialité, tandis qu'il surmonte déjà celle-ci sur Terre. Or seule une essence spirituelle en est capable — l'étincelle de l'esprit lorsqu'elle grandit. « [Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres comme Je vous ai aimés,] vous aussi de vous aimer les uns les autres (Jean 13, 34 ; 15, 12), ainsi la teneur de la nouvelle injonction, de l'amour : comme le Porteur du *Logos*, dans son amour terrestre l'a vécue en anticipation.

La fraternité [et la sororité, *ndt*] ne peut — ni ne pourrait — se développer dans aucun corps terrestre ; dans aucune vie économique ni même seulement encore dans celle-ci. Le cheminement cognitif mène à l'amour terrestre, à la résolution des problèmes sociaux. Mais aussi à la rédemption de la nature. Par son développement spirituel, l'homme devient le **sens**, la **signification de l'essence du Verbe**, mais c'est aussi qu'il est en même temps le **sens** de la nature. Car pour lui, pour lui offrir une possibilité d'entamer son chemin, la nature suivit l'être humain au travers du péché originel et elle attend que ce dernier cesse, par lui : « Et l'impatience de la, Création attend le dévoilement des Fils de Dieu. » (Ro 8, 19)¹⁵

Das Goetheanum 12/1991 (24 mars 1991)

(Traduction Daniel Kmiecik)

Le traducteur remercie spécialement M. M. & M. M. pour l'avoir involontairement incité à ce travail.

11 Rudolf Steiner : *Vorstufen zum Mysterium vom Golgotha [Degré préparatoire au Mystère du Golgotha]* GA 152, conférences des 5.3.1914, 7.3.1914, et 16.3.1914.

12 Georg Kuhlwind : *Das Gewahrwerden des Logos [La prise de conscience du logos]*, chapitre VI.

13 Rudolf Steiner : *Vorstufen zum Mysterium vom Golgotha [Degré préparatoire au Mystère du Golgotha]* GA 152, conférence du 7.3.1914.

14 Rudolf Steiner : *Zufall Notwendigkeit und Vorsehung [Hasard, nécessité et providence]* GA 163, conférence du 30.8.1915.

15 Dans le texte originel grec on trouve bel et bien l'expression « **Fils de Dieu** ». Or, Luther a traduit de cette manière : « *Denn das ängstliche Harren der Kreatur wartet auf die Offenbarung der Kinder Gottes [Car l'attente anxieuse de la créature aspire avec impatience à la révélation des enfants de Dieu.* », parce qu'il ne connaissait pas la différence essentielle (*Logoskraft und Ichkraft*, « *Bald sind wir aber Gesang* » [Vertu du logos et vertu de la jé-ité « *mais Bientôt nous sommes chant* »].